

Des citoyens en mouvement

Analyse des pratiques résidentielles à Quito (Équateur)

Olivier BARBARY* et Françoise DUREAU**

L'analyse de la mobilité des populations constitue un élément clef pour la compréhension du processus d'urbanisation dans les pays en développement. Facteurs essentiels de l'évolution démographique des villes, les déplacements de population sont également un révélateur de la dynamique urbaine. Quitter l'étude des entités urbaines, échelle privilégiée par les approches fonctionnalistes de réseaux urbains, pour observer les migrants permet de faire abstraction du corpus théorique bâti sur l'expérience européenne de l'urbanisation : l'observation est alors centrée sur les citoyens, acteurs essentiels de la concentration de la population et des relations socio-économiques qui sous-tendent les rapports entre les différents points de l'espace.

Le degré d'efficacité, la richesse d'une telle approche de l'urbanisation reposent largement sur la capacité à appréhender les différentes formes de mobilité spatiale pratiquées par la population. Des travaux antérieurs menés en Afrique (DUPONT et DUREAU, 1988) ont montré que l'étude de la migration peut être un instrument d'analyse privilégié du processus d'urbanisation ; mais ils ont également mis en évidence les limites d'une démarche fondée sur l'analyse des seuls déplacements définitifs et qui ne s'intéresse qu'aux individus migrants, sans prendre en considération leurs groupes familiaux.

Dans le cadre de recherches consacrées à la dynamique de la capitale de l'Équateur, Quito, nous avons donc tenté d'améliorer notre démarche. Outre une identification des pratiques des Quiténiens en matière d'occupation des espaces géographique et économique, nous nous sommes intéressés à l'impact de ces pratiques sur la dynamique démographique et économique globale de la ville, mais aussi sur la structuration interne de l'espace quiténien (dynamique différentielle de certains quartiers), et la structuration des échanges entre Quito

* Statisticien Orstom, département Sud, centre Orstom, Dakar, Sénégal.

** Géographe Orstom, département Sud, Universidad de Los Andes, Bogota, Colombie.

et certains lieux de l'espace national ou international. Dans ce cadre, une enquête quantitative auprès d'un échantillon d'environ 3 000 ménages a été réalisée à la fin de l'année 1987, en appliquant un questionnaire qui introduit un certain nombre d'approches nouvelles.

Dans le présent article, nous voulons rendre compte d'un des éléments novateurs de notre démarche : l'appréhension des *espaces résidentiels*, configurations spatiotemporelles définies par les différents lieux de séjour et la fréquence de résidence dans chacun d'eux. En effet, nous avons procédé au recueil de tous les lieux de séjour (dans et hors Quito) fréquentés au moins une nuit par les chefs de ménage au cours des deux années précédant l'enquête. L'analyse de ces données nous offre l'opportunité de considérer, sur un échantillon statistiquement représentatif d'une sous-population particulière de Quito — celle des chefs de ménage —, une des principales composantes des espaces de vie : les espaces résidentiels, fondés sur des formes de mobilité temporaire et/ou circulaire trop souvent négligées dans les enquêtes démographiques.

Après avoir dressé un panorama rapide des contributions de la géographie et de la démographie à l'appréhension de la mobilité spatiale, nous présenterons la démarche mise en œuvre à Quito : problématique générale, méthodes de collecte et d'analyse. L'analyse de l'information recueillie auprès des chefs de ménage quiténiens répondra à deux types d'interrogations. Quels sont les types d'espaces résidentiels pratiqués et les mouvements de courte durée qui les fondent ? Ces pratiques résidentielles particulières correspondent-elles à des populations spécifiques en termes de caractéristiques démographiques, sociales et économiques ? Au-delà de l'approche individuelle fondée sur l'information relative aux déplacements et aux caractéristiques des chefs de ménage enquêtés, nous replacerons l'analyse dans une perspective collective, au niveau des groupes familiaux, éventuellement spatialement segmentés, auxquels ils appartiennent. Enfin, cette expérience quiténienne nous permettra de conclure sur l'opérationnalité du concept d'espace résidentiel dans le cadre d'une enquête quantitative dans une ville latino-américaine millionnaire et de tirer des enseignements quant à la collecte d'informations sur cette question.

L'ESPACE-TEMPS : UN RÉFÉRENTIEL DIFFICILE À APPRÉHENDER

« L'homme vit dans l'espace-temps. À tout moment, l'individu peut être localisé dans l'espace. »

Sans nul doute, cette affirmation de POULAIN (1983 : 1) ne peut que recueillir l'assentiment ; dans notre propre perspective de compréhension de la dynamique urbaine, c'est effectivement à partir de ce

postulat que doivent être appréhendés les déplacements des individus. Mais sa mise en œuvre pose problème : comment, pratiquement, repérer les individus dans ce continuum spatiotemporel ? Une analyse des travaux réalisés par des démographes et géographes met en évidence des contributions intéressantes à la réflexion sur cette question.

Après plusieurs décennies consacrées à l'étude de la mortalité et de la fécondité, les démographes se sont penchés sur les pratiques spatiales des populations à travers le prisme de la *résidence*, lieu où la personne « a coutume d'habiter » (HENRY, 1981 : 105). La résidence est, en effet, à la base des dénombrements de population et elle fonde la définition démographique de la *migration* :

« un ensemble de déplacements ayant pour effet de transférer la résidence des intéressés d'un certain lieu d'origine, ou lieu de départ, à un certain lieu de destination, ou lieu d'arrivée » (HENRY, 1981 : 105).

Dans les études démographiques, la résidence supposée implicitement permanente et unique constitue le concept central du repérage des hommes dans l'espace. C'est pourquoi, tant les données que les interprétations et tentatives de théorisation de la mobilité spatiale produites par les démographes ont longtemps porté sur les seuls déplacements impliquant un transfert de résidence, c'est-à-dire les migrations *définitives*.

Depuis une quinzaine d'années, un nombre croissant d'auteurs s'accordent à noter le caractère très partiel de cette approche et soulignent l'importance d'autres formes de mobilité, temporaire et/ou circulaire, exclues de l'analyse démographique car n'impliquant pas de changement de résidence¹, et qui pourtant « ont souvent un effet aussi important sur l'équilibre économique d'une région, voire d'un État, que des déplacements définitifs » (COURGEAU, 1975 : 29). Les travaux de CHAPMAN et PROTHERO (1983) et de HUGO (1982) ont clairement mis en évidence des systèmes de migration circulaire, déjà introduits par ZELINSKY (1971) dans sa théorie de la transition de la mobilité spatiale.

Une réorientation de l'approche démographique de la mobilité spatiale et un effort de conceptualisation conduisent des auteurs tels que BRUNET (1975 : 527), COURGEAU (1975 : 31 ; 1988 : 17), PICOUET

¹ À cet égard, il est intéressant de noter que le *Dictionnaire démographique multilingue* (HENRY, 1981) ne définit même pas le terme « circulation », jamais employé dans le chapitre « Mobilité spatiale ».

(1975 : 339) ou COLLOMB (1985 : 25), 1988 : 17) ; à introduire la notion d'*espace de vie*, définie par COURGEAU (1988 : 17) comme :

« la portion d'espace où l'individu effectue ses activités [...], non seulement les lieux de passage et de séjour, mais également tous les autres lieux avec lesquels l'individu est en rapport ».

Tout à fait logiquement, c'est sur une nouvelle appréhension de *l'implantation spatiale* des individus que repose le renouvellement de l'approche démographique de la mobilité. L'introduction de la notion d'espace de vie en démographie correspond à une certaine prise en compte de la complexité des rapports entre les hommes et les lieux, largement évacuée jusque-là par le caractère très réducteur de la résidence. Allant encore plus avant dans cette approche, certains auteurs tels que COLLOMB ou COURGEAU introduisent une dimension psychologique en soulignant l'intérêt d'une « approche des représentations de l'espace de vie », « la perception qu'un groupe social a de son lieu de résidence et de sa mobilité » étant « un élément essentiel de son attitude face à la mobilité » (COLLOMB 1985 : 25).

Si le concept d'espace de vie marque un net progrès dans la conceptualisation de la mobilité spatiale en démographie, il semble qu'il soit resté, depuis son introduction il y a déjà une quinzaine d'années, au stade de la théorie. À notre connaissance, hormis l'enquête réalisée en 1976 au Togo par QUESNEL et VIMARD (1988-b), seule une enquête menée actuellement par COLLOMB à l'Ined recueille de façon systématique l'espace de vie d'un échantillon de population sélectionné sur l'ensemble du territoire français (enquête « Population, espace de vie, environnement »). Pour trouver des exemples d'études des espaces de vie, il faut quitter le champ de la démographie pour entrer dans celui d'autres sciences sociales. Chez les géographes, pour qui l'étude des rapports des hommes aux lieux constitue précisément un des objets scientifiques centraux, la fin des années soixante a en effet été marquée, en France, par la multiplication des travaux sur l'espace de vie, « ensemble des lieux fréquentés », et sur *l'espace vécu* :

« ensemble des lieux fréquentés, mais aussi des interrelations sociales qui s'y nouent et des valeurs psychologiques qui y sont projetées et perçues » (FRÉMONT, 1976 : 219).

Né d'une remise en cause par des psychosociologues et des économistes des postulats de l'approche économique de la théorie néo-classique des localisations (transparence du milieu, information parfaite, rationalité des comportements) à la fin des années cinquante dans les pays anglo-saxons, l'intérêt pour les problèmes de la perception gagne l'ensemble des sciences sociales ; il donne lieu en France une dizaine

d'années plus tard à un courant de recherches relevant de la géographie de la perception, où se sont illustrés des universitaires de Caen (Chevalier, Frémont), Orléans (Metton), Paris-VIII (Bertrand), et de Rouen (Gallais). Il serait trop long de rappeler ici l'ensemble de leurs travaux, dont la revue *L'espace géographique* s'est fait l'écho, et qui ont donné lieu à un colloque important en 1976 (CNRS, 1976)². Un des travaux pionniers de cette école géographique mérite toutefois d'être signalé, car il a parfaitement démontré, dès 1967, l'intérêt que représente une « reconstitution très précise de la mobilité au niveau individuel [...] qu'il s'agisse de déplacements sans modification de domicile ou d'une véritable migration » (GALLAIS, 1976 : 75).

Des enquêtes journalières menées durant une année auprès de villageois du delta intérieur du Niger ont permis de recueillir tous les types de déplacements des individus ; ainsi GALLAIS a-t-il pu identifier les espaces maîtrisés par ces villageois, mettre en évidence la diversité des niveaux de maîtrise et interpréter ceux-ci dans une perspective socio-économique.

Tandis que les cartes mentales complétées par des questionnaires constituent les matériaux de prédilection des études d'espace vécu, le recueil précis des itinéraires suivis par les personnes dans le cadre des différentes facettes de leur activité (travail, achats, loisirs, etc.) permet de déterminer les espaces de vie ; comme le souligne à juste titre CHEVALIER (1974 : 68), une confusion fréquente entre les deux notions apparaît d'ailleurs souvent dans les études qui accordent une place plus grande, si ce n'est exclusive, à l'espace de vie. Des méthodes statistiques sont éventuellement employées pour caractériser les espaces ainsi délimités.

Que l'on considère les travaux des démographes ou des géographes, deux évolutions essentielles — qui ne sont d'ailleurs pas sans lien entre elles — ont marqué la production scientifique : intérêt pour les déplacements n'impliquant pas de changement de résidence, abandon d'une interprétation strictement économique. Prenant davantage en considération la complexité des liens unissant les hommes aux lieux, ces nouvelles orientations concourent à une meilleure appréhension des pratiques spatiales des populations ; les travaux réalisés forment déjà un certain acquis conceptuel et méthodologique. Mais il est frappant, à l'analyse de la bibliographie, de constater une césure entre les travaux portant sur les formes de mobilité temporaire et/ou circulaire et ceux portant sur l'espace de vie : comme si une segmentation temporelle était implicitement maintenue, le premier

² Pour une présentation des courants de recherche de la géographie de la perception, on peut se reporter à CLAVAL (1974) et BAILLY (1986).

type de travaux relevant d'une échelle de temps plus longue que le second, dominé par le quotidien. Les deux démarches reposent pourtant sur un même postulat : le caractère multiple de la localisation des individus et la circulation entre les différents lieux constitutifs des espaces de vie. Le changement d'échelle temporelle qui sous-tend la division entre les deux approches n'est presque jamais explicité, ni justifié³ ; il est pourtant central, car une segmentation temporelle se trouve ainsi perpétuée dans un continuum que pourtant nombre d'auteurs jugent indispensable de préserver.

APPROCHER LES ESPACES RÉSIDENTIELS DES QUITÉNIENS À PARTIR D'UNE ENQUÊTE QUANTITATIVE

L'Équateur occupe une place particulière dans une production scientifique latino-américaine sur la mobilité spatiale globalement très focalisée sur les migrations définitives à destination urbaine (LATTES, 1989 : 265) : en effet, depuis le début des années quatre-vingt, il est reconnu en Équateur que les migrations temporaires ont un rôle de première importance et plusieurs études sont consacrées à ce type de mobilité spatiale (PACHANO, 1988 : 31). Ces recherches, relevant pour la plupart d'une approche de type anthropologique, s'inscrivent dans une problématique d'analyse des stratégies de survie des familles paysannes. Les études de cas menées dans différentes parties du pays montrent un accroissement des mouvements temporaires, notamment ceux :

« qui se traduisent par une incorporation momentanée [...] et cyclique de membres de ces groupes (les communautés paysannes) dans l'économie urbaine » (PAPAIL, 1988 : 170).

Contrairement au schéma dans la région côtière⁴, où les paysans migrent souvent de façon définitive en ville, les traditions culturelles, l'attachement à la terre et à la communauté conduisent les paysans de la Sierra s'insérant temporairement dans des activités urbaines à des retours réguliers à leur lieu d'origine. Cette dichotomie traditionnelle

³ Parmi les rares exceptions à cette règle, citons SIMON (1976 : 130) qui distingue clairement pour les travailleurs tunisiens émigrés en France « l'espace-temps annuel » (espace migratoire transnational) et « l'espace-temps quotidien » (espace pratiqué dans les agglomérations françaises).

⁴ L'Équateur est composé de trois grandes régions naturelles qui correspondent à des systèmes socio-économiques différents : la région côtière, la zone andine appelée Sierra et l'Amazonie ou région orientale. La plus grande ville du pays est située sur la côte : Guayaquil compte en 1982, 1 200 000 habitants, alors que Quito, capitale administrative localisée dans la Sierra, avoisine les 900 000 habitants à la même date.

aboutit à un plus fort poids de la mobilité temporaire à Quito qu'à Guayaquil ; on note en outre qu'à partir du milieu des années soixante-dix, avec la croissance du secteur de la construction à Quito, des mouvements temporaires auparavant dirigés vers les plantations de canne et de banane de la région côtière se sont réorientés vers la capitale équatorienne (FARRELL, 1988). Enfin, les auteurs s'accordent à souligner la diversité des rythmes de mobilité et des durées de séjour en ville.

Ces quelques observations, certes partielles puisqu'elles portent exclusivement sur certains immigrants⁵ d'origine rurale, démontrent néanmoins l'absolue nécessité de considérer, dans notre perspective d'analyse de la dynamique de Quito, l'ensemble des formes de mobilité et de resituer les déplacements individuels dans les unités collectives, familiales et communautaires (PACHANO, 1986 et 1988). Pour répondre aux besoins de notre problématique, le système d'observation devait donc intégrer trois caractéristiques essentielles :

- ne pas limiter l'observation aux seuls immigrants, afin de ne pas segmenter *a priori* le continuum des différentes formes de mobilité, que celles-ci soient caractérisées selon un critère spatial (mouvements vers ou à partir de Quito/mouvements à l'intérieur de Quito) ou temporel (multirésidence/migrations temporaires/migrations définitives) ;

- rechercher une bonne appréhension des espaces résidentiels, pour mieux cerner le phénomène de multirésidence et de stratégie de reproduction des groupes familiaux en différents points de l'espace national ;

- analyser les comportements en les considérant non seulement au niveau des individus mais aussi de leurs groupes familiaux.

L'enquête auprès des ménages quiténiens (décembre 1987)

Traduire ces principes dans la pratique, quand le contexte de travail nous imposait une enquête auprès d'environ 3 000 ménages de Quito, sans la possibilité de mettre en œuvre un système de recueil d'information complexe intégrant d'autres formes d'observation plus qualitatives auprès de sous-échantillons, nous a conduit à un questionnaire qui combine informations classiques et approches plus nouvelles (DUREAU, 1991). Il permet ainsi la collecte de différents types d'information : caractéristiques démographiques et socio-économiques de chacune des personnes vivant dans le logement enquêté ; informations relatives à l'accès au logement ; biographies migratoires et

⁵ Dans l'ensemble du texte, le terme « immigrants » désignent les non-natifs de Quito résidant dans cette ville au moment de l'enquête.

professionnelles des chefs de ménage⁶ ; en outre, une fiche particulière du questionnaire est consacrée au recueil intégral, sur une période de deux ans, de tous les lieux de séjour hors du logement enquêté fréquentés au moins une nuit. Peuvent ainsi être mis en évidence *les espaces résidentiels* des chefs de ménage quiténiens et les différentes formes de mobilité qui les fondent, sans introduire, *a priori*, une segmentation nécessairement réductrice.

Enfin, l'observation ne se limite pas aux personnes présentes dans les logements faisant l'objet de l'enquête. Afin de pouvoir replacer les pratiques résidentielles et professionnelles des chefs de ménage enquêtés dans le groupe familial, mono- ou plurilocalisé, dans lequel elles s'inscrivent, une fiche du questionnaire est consacrée aux *ascendants et descendants du chef de ménage et de son conjoint qui ne vivent pas dans le logement enquêté*. Sont recueillies les caractéristiques d'activité et le lieu de résidence actuels (ou juste avant leur décès, s'ils sont morts) de chacun des parents, enfants et conjoint ne vivant pas dans le logement.

Cette approche, déjà éprouvée lors d'enquêtes plus anciennes en Amérique latine, permet une appréhension intéressante de la fonction de certaines résidences individuelles, telles qu'un séjour urbain, dans la reproduction sociale et économique de la famille, ainsi que des conditions d'élaboration des stratégies d'occupation de l'espace géographique et économique. Elle est complétée par des informations sur les types d'échanges existant entre le ménage enquêté et les parents non résidents.

Ce questionnaire a été soumis en décembre 1987 à un échantillon de 3 157 ménages de Quito, sélectionné par un sondage aréolaire stratifié à deux degrés (îlots, ménages) sur une image satellitaire Spot⁷. Définissant la population soumise à l'enquête, la date de collecte a des conséquences particulièrement importantes pour la saisie des populations qui pratiquent des formes de mobilité temporaire, et pour lesquelles les variations saisonnières jouent un rôle essentiel :

⁶ La collecte des biographies a été réalisé à l'aide d'une fiche particulière, d'une conception désormais classique, décrite précisément par FREEDMAN *et al.* (1988) : ont été recueillies toutes les étapes résidentielles ou professionnelles d'une durée égale ou supérieure à 6 mois. Ainsi, les biographies rendent compte des espaces résidentiels et économiques antérieurs des chefs de ménage quiténiens.

⁷ Pour une description complète de la méthode de sondage, voir DUREAU *et al.* (1989). Il faut noter que les 3 157 ménages de l'échantillon résident dans 426 îlots répartis sur l'ensemble de la ville de Quito, y compris dans ses extensions les plus récentes, éventuellement illégales, puisque la limite de l'agglomération retenue pour le sondage correspond non pas à des critères administratifs mais à un critère physique (continuité de l'espace bâti) issu de l'image satellite.

ainsi, le mois de décembre, qui inclue les fêtes de Quito, Noël et le Jour de l'An, risque de nous donner une image quelque peu particulière.

Méthodologie de l'analyse

La mise en évidence des espaces résidentiels des chefs de ménage quiténiens repose sur l'identification des localités fréquentées lors des déplacements hors de Quito et la détermination de la durée relative que chacun de ces lieux occupe dans l'intervalle de temps d'observation, soit deux années. Au cœur de la définition de ces configurations spatiotemporelles, on trouve la notion de « densité de résidence » dans les différents lieux et celle de « centre de gravité » de POULAIN (1983 : 2), encore appelée « résidence-base » par DOMENACH et PICOUET (1989).

Si la définition des espaces résidentiels constitue un objectif central dans l'analyse des pratiques spatiales des Quiténiens, un autre élément doit être appréhendé précisément : les formes de mobilité pratiquées, qui sous-tendent ces espaces résidentiels. Deux approches complémentaires peuvent être envisagées :

— l'analyse des *déplacements* proprement dits, qualifiés par la durée, la fréquence, le motif et le lieu de destination (celui-ci étant caractérisé, d'une part, géographiquement et, d'autre part, en fonction des lieux d'origine de la personne — lieu de naissance ou lieu de résidence antérieure — et à la localisation des membres de sa famille) ;

— l'analyse des formes de mobilité individuelles, c'est-à-dire *l'ensemble* des déplacements effectués par un individu au cours des deux années d'observation.

Que ce soit pour les déplacements ou les systèmes de mobilité individuels, l'analyse de l'information collectée repose sur une démarche d'analyse typologique multivariée : analyse des tableaux croisés, interprétation des facteurs des analyses des correspondances multiples et classification hiérarchique permettent de mettre en évidence les principaux types de déplacements et de mobilités, ainsi que les caractéristiques des chefs de ménages qui s'y rattachent.

Toutefois, avant d'aborder la présentation des principaux résultats obtenus, une remarque doit être faite. L'information sur les déplacements temporaires n'ayant été recueillie qu'auprès des chefs de ménage, notre analyse des pratiques résidentielles exclut tous les autres individus des ménages ordinaires ainsi que ceux résidant dans

les ménages collectifs⁸. Les migrants temporaires les plus pauvres échappent, entre autres, à notre observation : réduisant au minimum leurs dépenses de logement en ville, ils logent le plus souvent dans des dortoirs, sur des chantiers ou dans la rue (FARRELL, 1988). Imposé par des contraintes budgétaires, le champ spécifique de notre observation doit être pris en considération pour l'interprétation des

TABLEAU I
Principales caractéristiques de la population
des chefs de ménage ayant plus de deux ans de résidence
à Quito et de la population totale âgée de plus de quinze ans

	Chefs de ménage ayant plus de 2 ans de résidence à Quito	Population totale âgée de plus de 15 ans
Effectif	235 805 individus	781 939 individus
Proportion d'hommes	83,8 %	47,6 %
Âge moyen	43,6 ans	34,3 ans
Proportion de célibataires	9,7 %	40,9 %
Proportion d'individus vivant dans une famille nucléaire	76,3 %	74,1 %
Proportion d'individus ayant un niveau scolaire inférieur ou égal au primaire complet	39,9 %	30,7 %
Proportion d'individus exerçant une activité	83,1 %	48,5 %
Proportion de non-natifs de Quito	59,1 %	48 %
Durée moyenne de résidence à Quito des non-natifs de Quito	19,1 ans	16,5 ans

Source : enquête « Migrations », Quito, décembre 1987, Orstom.

résultats de l'analyse. Comme le montre le tableau I, la population des chefs de ménage a, bien évidemment, des caractéristiques sociodémographiques particulières : elle est globalement beaucoup plus masculine, plus âgée et compte une proportion supérieure de non-natifs que l'ensemble de la population adulte de Quito. Cette composition sociodémographique de la population étudiée ici n'est

⁸ Afin de disposer d'observations portant sur l'ensemble de la période d'observation 1986-87 ont été exclus des analyses les chefs de ménage arrivés à Quito après le 1^{er} janvier 1986.

donc pas sans effet sur l'intensité et les formes de mobilité identifiées. Ne prétendant pas à l'identification des pratiques résidentielles de toute la population quiténienne, notre enquête présente l'intérêt de mettre en lumière les pratiques résidentielles d'autres catégories de population que celles sur lesquelles se sont focalisées les études antérieures.

IDENTIFICATION DES FORMES DE MOBILITÉ ET DES ESPACES RÉSIDENTIELS

Deux tiers des chefs de ménage quiténiens n'ont jamais quitté la ville de Quito durant les deux années d'observation, tandis que 9 % ont effectué entre 10 et 50 déplacements à l'extérieur de Quito et que 9 % également en ont réalisé plus de 50, c'est-à-dire au moins un tous les quinze jours. La diversité des pratiques résidentielles des Quiténiens est déjà révélée à ce simple constat de situations extrêmes. Quelles raisons expliquent les déplacements hors de la capitale ? Quelles en sont les caractéristiques ? À quels espaces résidentiels donnent naissance ces mouvements ?

Famille et activité professionnelle, des moteurs de déplacements aux caractéristiques différentes

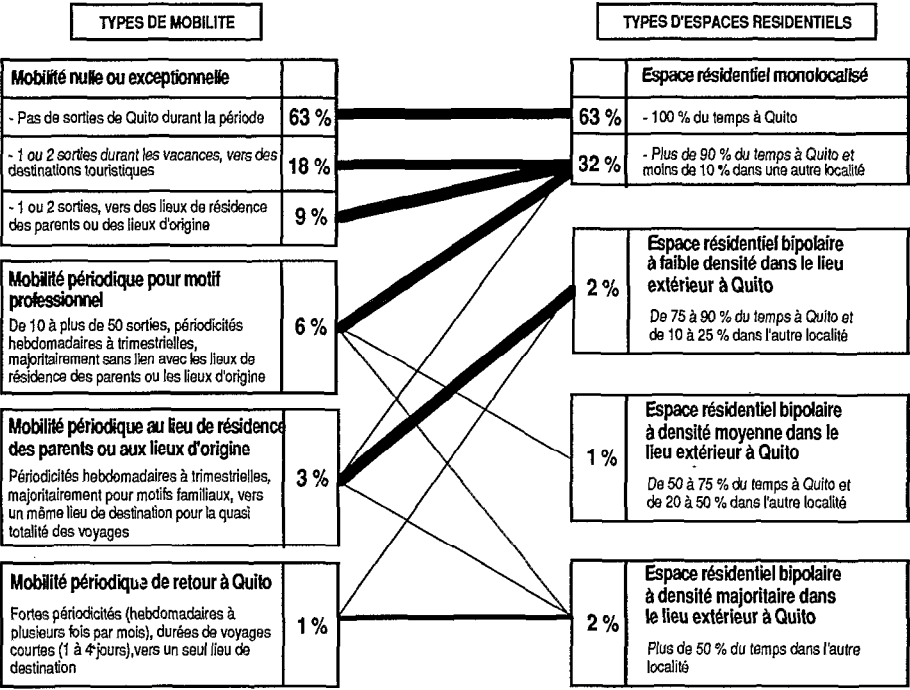
En première approche, si l'on s'en tient aux raisons de déplacements avancées par les chefs de ménage enquêtés, il semble que ce soient les raisons professionnelles et les vacances qui motivent le plus de sorties de Quito (respectivement 39 et 37 %). Les raisons familiales ne justifient que le quart des sorties, et les autres raisons (santé, sport, formation...) ne motivent qu'une infime proportion des déplacements hors de Quito. Mais le poids du facteur familial est en fait nettement plus important que ne le laisse paraître la raison déclarée du déplacement. En effet, si l'on compare le lieu du voyage (défini par la paroisse dans le cas des voyages en Équateur) au lieu de résidence actuel des parents et enfants du chef de ménage et de son (sa) conjoint(e), il apparaît que 40 % des voyages, tous motifs confondus, ont pour destination un lieu de résidence de la parentèle directe du chef de ménage : le tiers des voyages qualifiés « de vacances » ont en fait lieu dans la famille. Plus des deux tiers des voyages sont donc liés à des raisons professionnelles ou à la visite d'un parent ; un quart seulement correspond à des vacances de type « touristique » hors de la parentèle. Famille et activité professionnelle sont la clef de la mobilité temporaire dans une société équatorienne qui n'est pas encore gagnée par la civilisation des loisirs.

Chacun des facteurs de mobilité génère des types de déplacements particuliers. Les déplacements pour raison familiale, dirigés vers les lieux de résidence de la parentèle, ont pour caractéristiques d'être à la fois très fréquents (rythme hebdomadaire à mensuel) et de courte durée (1-3 jours). Une deuxième catégorie de voyages rassemble les déplacements d'ordre professionnel : majoritairement dirigés vers des lieux distincts de ceux de la parentèle ou de ceux d'origine, ils sont moins fréquents (rythme hebdomadaire à bimestriel) et de durées légèrement supérieures (4-15 jours). Un troisième type de déplacements correspond aux voyages exceptionnels de vacances, dont la majorité est dirigée hors des lieux de résidence de la parentèle et hors du lieu de naissance du chef de ménage. Un quatrième groupe est constitué des voyages périodiques de personnes qui séjournent hors de Quito la majeure partie de l'année. Ces deux dernières catégories impliquent des absences de Quito plus longues que les deux autres types de déplacements.

Des formes de mobilité contrastées

Comment les chefs de ménage quiténiens pratiquent-ils ces différents types de déplacements ? L'analyse typologique des individus enquêtés, caractérisés par la fréquence et la périodicité des déplacements hors de Quito, le nombre et le type des destinations ainsi que les motifs de déplacement, permet d'identifier quatre formes principales de mobilité. Mais, avant d'entrer dans l'évaluation numérique et la définition de celles-ci, il faut insister sur trois caractéristiques générales de la mobilité des chefs de ménage quiténiens. En premier lieu, on doit noter que les pratiques de mobilité observées sont stables sur les deux années d'observation. Par ailleurs, il y a une nette dichotomie des comportements en termes d'intensité de la mobilité, que celle-ci soit appréhendée à travers le nombre de sorties de Quito ou par la durée d'absence de la capitale : soit on ne sort jamais ou presque de Quito, soit on sort souvent. Enfin, chaque chef de ménage pratique de manière assez exclusive une des formes de déplacements précédemment identifiées. De ce fait, on aboutit à un schéma simple, décrit dans la figure 1 : mobilité nulle ou exceptionnelle d'une part ; trois classes de mobilité fréquente d'autre part, liées à des déplacements professionnels pour la première, familiaux pour la seconde et à des retours à Quito de chefs de ménage travaillant en majorité à l'extérieur pour la troisième.

Si une mobilité nulle est le fait de 63 % des chefs de ménage de Quito, 27 % des chefs de ménage ne connaissent que des formes de mobilité exceptionnelle. Qu'elles soient de type « touristique », hors des lieux d'origine ou de résidence de la famille, ou au contraire de



Tous les pourcentages expriment des proportions par rapport à la population des chefs de ménage résidant à Quito depuis plus de 2 ans.
Les traits au centre de la figure schématisent pour chaque type de mobilité, la répartition des chefs de ménage entre les différents types d'espaces résidentiels.

FIG 1. — Types de mobilité et d'espaces résidentiels des chefs de ménage quiténien.

type « familial » à destination de la résidence d'un parent ou, secondairement, d'un lieu d'origine, ces mobilités exceptionnelles n'entraînent pas de forte densité de résidence dans un lieu particulier hors de l'agglomération quiténienne.

Aux chefs de ménages ayant une mobilité nulle ou exceptionnelle s'opposent ceux qui ont des formes de mobilité fréquente ; trois types de comportements se différencient nettement.

Un premier groupe de chefs de ménages a une forte mobilité périodique⁹, principalement pour raisons *professionnelles*, vers des

⁹ Pour 54 % des chefs de ménages de cette classe, le nombre et la périodicité des voyages professionnels sont inconnus. On observe en effet, dans le cas des voyages professionnels, un taux de non-réponse fort (20 % au lieu de 9 % pour l'ensemble des voyages) à la question sur la fréquence de sortie. En fait, les résultats des différentes analyses s'accordent à montrer que ces voyages mal renseignés sont pour une grande part très fréquents.

destinations majoritairement hors des lieux d'origine ou de résidence de la famille. Conduisant à une absence de Quito généralement supérieure à 10 % du temps, ces déplacements amènent la moitié des chefs de ménage dans un seul lieu hors de Quito, générant des espaces résidentiels bipolaires, tandis que les autres parcourent diverses provinces du pays au cours de chaque voyage.

Un second groupe rassemble les chefs de ménages qui font des voyages périodiques dans un lieu de résidence de leur famille ou, plus rarement, à leur lieu de naissance ou de résidence antérieure. De fréquence au minimum trimestrielle, souvent hebdomadaire à mensuelle, ces déplacements *familiaux* sont presque systématiquement concentrés sur un seul lieu. De même que la mobilité à dominante professionnelle, cette mobilité familiale conduit à des densités de résidence hors de Quito variées, supérieures à 10 % du temps pour la majorité des individus, mais rarement supérieures à la moitié du temps.

Enfin, pour un dernier groupe de chefs de ménage quiténiens, dominant des voyages très fréquents, de courte durée et de forte périodicité (hebdomadaire ou plusieurs fois par mois), vers des destinations en général sans lien avec les lieux de résidence de la famille ou leurs lieux d'origine. Ces déplacements, majoritairement concentrés sur une seule destination, conduisent les deux tiers d'entre eux à s'absenter de Quito plus de la moitié du temps : il s'agit dans la plupart des cas de chefs de ménage qui exercent leur activité professionnelle à l'extérieur de Quito et qui reviennent périodiquement à l'occasion des repos.

Du séjour permanent à Quito aux espaces résidentiels bipolaires

Classiquement, les séjours de courte durée sont négligés dans les opérations de collecte démographique et ne participent aucunement à la définition de la résidence. Pourtant, environ un quart des premiers lieux de séjour (en termes de durée de séjour) hors de Quito des chefs de ménage sont fréquentés pendant plus de 5 % du temps des deux années d'observation ; 9 % de ces lieux de séjour sont même fréquentés pendant plus du quart du temps. Cette observation et l'évocation des formes de mobilité qui vient d'être faite montrent bien la réalité du phénomène de *multipolarité* de l'espace résidentiel pour une partie de la population quiténienne : seule la prise en compte, lors de la collecte, de *tous* les déplacements, quelle qu'en soit la durée, permet de mettre en évidence le poids relatif de certains lieux de séjour faisant l'objet de fréquentations courtes, mais répétées.

La densité de résidence à Quito et dans d'éventuels autres lieux de séjour permet d'identifier quatre types d'espaces résidentiels, pratiqués par les chefs de ménage quiténiens, décrits dans la figure 1.

Les chefs de ménage ayant pour lieu de séjour unique la ville de Quito et ceux qui ne sortent qu'exceptionnellement de Quito ont un comportement *monorésidentiel* : pour tous ces individus, le temps de séjour dans un lieu hors de Quito ne dépasse pas 10 % des deux années d'observation. À cette première catégorie de chefs de ménage s'opposent les 5 % de chefs de ménage quiténiens ayant un *espace de résidence bipolaire*, caractérisé par une présence de plus de 10 % de la période dans un lieu autre que Quito. Selon les densités de résidence à Quito et dans l'autre lieu fréquenté, trois types d'espaces bipolaires se différencient :

- les espaces résidentiels bipolaires avec une faible densité de résidence dans le pôle hors de Quito, correspondent essentiellement à des individus qui ont une forte mobilité périodique à destination des lieux de résidence de la parentèle ;
- les espaces résidentiels bipolaires avec une densité moyenne de résidence dans le pôle hors de Quito, sont fondés sur une mobilité périodique pour des raisons d'ordre professionnel ;
- les espaces résidentiels bipolaires avec une densité majoritaire de résidence dans le pôle hors de Quito, sont le fait de chefs de ménage qui séjournent la majeure partie du temps en dehors de Quito, pour l'exercice de leur activité professionnelle, le lieu de résidence de leurs conjoint et enfants restant dans la capitale.

En résumé, alors que les deux tiers des chefs de ménage résident exclusivement à Quito et qu'un peu plus du quart ne fréquentent que rarement (moins de 10 % de la période) un autre lieu, 5 % des chefs de ménage fonctionnent sur un *espace résidentiel bipolaire*, le plus souvent pour des raisons familiales et secondairement pour des motifs professionnels : pour un peu plus de la moitié, cet espace résidentiel a la ville de Quito pour lieu de séjour principal tandis que, pour l'autre moitié, il est centré sur un lieu extérieur à la capitale, Quito n'intervenant qu'à titre secondaire. Notons que pour les chefs de ménage ayant séjourné dans au moins deux destinations en dehors de Quito, aucune des destinations de second rang (en termes de durée de séjour) n'atteint 10 % de la période : on n'observe donc pas de pratiques résidentielles basées sur la fréquentation régulière de plus de deux pôles.

DES COMPORTEMENTS TYPIQUES DE CERTAINS GROUPES DE POPULATION

À quelles populations correspondent les différentes pratiques résidentielles que nous venons d'évoquer à travers les formes de mobilités

et les espaces résidentiels ? Avant de tenter de répondre à cette question, essentielle pour la compréhension de la fonction de ces pratiques, nous tenterons d'identifier les principaux déterminants de la mobilité des chefs de ménage quiténiens¹⁰.

Les facteurs démographiques et socio-économiques de la mobilité des chefs de ménage

Sexe, âge, niveau d'instruction, caractéristiques de l'activité, revenus, origine géographique et durée de résidence à Quito constituent autant de variables, fortement interdépendantes, qui ont des effets sur l'intensité de la mobilité. Parmi l'ensemble des relations mises en évidence par les tableaux croisés, nous en retiendrons trois.

Globalement, les femmes voyagent dans une proportion inférieure aux hommes, mais plus fréquemment. En fait, plus qu'une opposition hommes/femmes, c'est le statut d'activité qui joue sur la mobilité : les chefs de ménage femmes au foyer voyagent quatre fois plus fréquemment que les femmes qui travaillent et près de trois fois plus que les hommes.

Les non-natifs de Quito sont dans l'ensemble un peu plus mobiles que les Quiténiens de naissance, et surtout voyagent plus fréquemment. Mais l'opposition non-natifs/natifs est bien sûr trop abrupte et il faut la moduler selon les types de mobilité, les origines des individus et leur durée de résidence à Quito. Alors que la mobilité fréquente de type « professionnel » est tout autant pratiquée par les natifs de Quito que par les immigrants, la mobilité exceptionnelle de type « touristique » est pratiquée de façon privilégiée par des natifs de Quito, et la mobilité exceptionnelle de type « familial » est pour l'essentiel le fait de non-natifs. La fréquence des voyages dans la famille diminue, tout à fait logiquement, à mesure que celle-ci réside loin de Quito. Quant à l'effet de la durée de résidence à Quito, il n'est pas uniforme : l'intensité de la mobilité chez les immigrants passe par un minimum pour ceux qui ont entre 10 et 14 ans de résidence à Quito, remonte entre 15 et 24 ans et chute à nouveau au-delà de 25 ans de résidence.

La branche d'activité, enfin, apparaît comme un des déterminants forts de la mobilité. La fréquence des déplacements est nettement

¹⁰ Nous ne nous intéressons ici qu'aux populations ayant une forte mobilité : une description fouillée des catégories de population dont la mobilité est nulle ou exceptionnelle ne présente que peu d'intérêt car, s'agissant de groupes largement majoritaires, on y trouve évidemment toutes les composantes de la population des chefs de ménage quiténiens.

inférieure à la moyenne dans les branches de l'industrie manufacturière, du commerce et des établissements financiers ; les branches du bâtiment et surtout de l'agriculture sont au contraire marquées par une forte mobilité, qu'il faut sans doute mettre en relation avec l'importance, dans la main-d'œuvre de ces branches d'activité, d'immigrants récents d'origine géographique proche (nord et centre de la Sierra).

Types de mobilité, espaces résidentiels et groupes sociaux

La très commune segmentation spatiale de l'espace familial des chefs de ménages quiténiens entraîne, pour environ 2 % d'entre eux, une mobilité fréquente au sein d'un espace résidentiel bipolaire. Le plus généralement, cette forme de résidence bipolaire s'accompagne de durées de séjour hors de Quito comprises entre 10 et 25 % du temps. Deux catégories de population, ayant pour trait commun d'avoir des revenus bas ou moyens, sont plus particulièrement concernées par cette *mobilité résidentielle forte liée à des situations d'éclatement spatial de l'unité familiale*, et souvent même du couple :

— des femmes au foyer, souvent natives de Quito, âgées de 25 à 34 ans, à la tête d'un ménage de trois personnes, ayant un niveau d'instruction et des revenus moyens. Pour les natives de Quito, en charge de l'éducation des enfants à Quito, dont le mari réside ailleurs, comme pour les célibataires sans emploi, la fonction de ces voyages fréquents dans la famille est sûrement à la fois affective et économique ;

— des immigrants, surtout de sexe masculin, originaires de provinces andines proches, ayant souvent d'assez longues durées de résidence à Quito. Ils ne sont pas tous jeunes (fortes proportions des 25-34 ans et 55-64 ans), sont étudiants ou sans travail, ouvriers (souvent dans le bâtiment) ou travailleurs agricoles, célibataires ou veufs, mais tous ont des revenus faibles à moyens.

Comme nous l'avons vu, la *forte mobilité périodique pour raison professionnelle* génère souvent, elle aussi, des espaces résidentiels bipolaires avec une fréquentation importante d'un lieu de résidence extérieur à Quito. Les chefs de ménages qui pratiquent ces formes de mobilité et ce type d'espace résidentiel sont surtout des hommes, répartis sur l'ensemble de l'échelle sociale. Sont concernées des catégories sociales élevées : revenus importants et niveau d'éducation supérieur, cadres et professions techniques du secteur public, patrons et gros commerçants ; ces voyageurs fréquents ont souvent entre 35 et 44 ans. Mais cette « élite » ne constitue qu'environ un tiers de ce groupe. La deuxième composante, plus âgée en moyenne, correspond à des salariés ou à des travailleurs indépendants, aux professions et

revenus variés : techniciens ou militaires aux revenus confortables, ouvriers de tous les secteurs, en particulier du bâtiment, ou travailleurs agricoles avec des revenus bas, parfois même très bas.

Les formes de mobilité qui conduisent aux plus fortes proportions de temps passé hors de Quito se rencontrent souvent parmi les chefs de ménages travaillant à l'extérieur de Quito, mais dont le conjoint et les enfants résident à Quito. Deux groupes sont plus particulièrement concernés. Le premier, numériquement assez important, est constitué d'hommes de 25 à 54 ans, mariés, immigrants d'origines diverses (centre et sud de la région de la Sierra, provinces de la région côtière), souvent en charge de familles assez nombreuses avec des revenus plutôt bas : chauffeurs, ouvriers et techniciens des secteurs du transport et du bâtiment forment la majorité du groupe. Dans leur cas, les retours à Quito ne sont d'ailleurs pas si fréquents, ils résident presque tous plus de 75 % du temps à l'extérieur. Dans la seconde composante de ce groupe, pour qui la résidence à Quito est plus fréquente que précédemment (25 à 50 % du temps), on trouve surtout des personnes aux revenus assez élevés, souvent retraités. Les proportions de célibataires et de veufs, de natifs de Quito ou d'immigrants proches qui ont des durées de résidence à Quito longues, sont fortes.

PRATIQUES RÉSIDENTIELLES ET FAMILLE

Toutes les analyses précédentes soulignent l'importance du facteur familial dans le phénomène de circulation des chefs de ménage entre différents lieux de l'espace équatorien, l'autre déterminant étant, nous l'avons vu, l'activité professionnelle. Il importe maintenant d'aller plus avant dans l'analyse des rapports entre pratiques résidentielles du chef de ménage, système résidentiel de la famille et échanges financiers ou en nature avec les membres de la parentèle. Pour l'analyse présentée ici, le groupe familial envisagé comprend les membres de la parentèle suivants : les parents, les enfants, le conjoint et les beaux-parents du chef de ménage.

Dans une ville marquée à la fois par la présence d'une forte proportion de non-natifs et dominée par un modèle de famille nucléaire (cf. tabl. I), il est logique d'observer que un quart seulement des chefs de ménage ont l'ensemble de leur parentèle directe dans la capitale. Pour la majorité des chefs de ménage, la famille s'inscrit dans un espace qui dépasse le cadre des limites de l'agglomération. L'éclatement géographique de la famille est d'ailleurs d'autant plus marqué que le niveau de revenus est élevé : les chefs des ménages quiténien les plus démunis ont plus fréquemment que les autres leurs enfants

à Quito, et rassemblent même parfois l'ensemble de la parentèle dans le même logement.

Le système résidentiel de la famille, défini comme « un ensemble articulé de lieux de résidence des membres d'une famille » (LE BRIS *et al.*, 1987 : 258), est un des facteurs importants de la définition de l'espace résidentiel individuel. La présence de l'ensemble des membres de la parentèle directe (conjoint, parents, enfants) à Quito contribue, tout à fait logiquement, à la formation d'espaces résidentiels quasi exclusivement basés sur Quito. En revanche, la localisation hors de Quito des parents, du conjoint ou des enfants a un effet très net de bipolarisation de l'espace résidentiel : la proportion de chefs de ménage qui ont un espace de résidence bipolaire est quatre fois plus élevée chez ceux dont l'ensemble de la famille ne se trouve pas à Quito que chez ceux dont tous les membres de la famille résident à Quito. Mais l'effet de la segmentation spatiale de l'unité familiale semble varier selon le lien de parenté qui existe entre le chef de ménage et le membre de la famille résidant hors de Quito. La localisation hors de Quito des parents du chef de ménage favorise plutôt des espaces résidentiels avec une densité majoritaire de résidence hors de Quito. En revanche, le fait que le conjoint et/ou des enfants résident à l'extérieur de Quito va souvent de pair avec des formes de résidence bipolaire à densité moyenne hors de Quito.

Une attention particulière doit d'ailleurs être portée aux couples mariés mais géographiquement séparés, un des conjoints résidant la majeure partie de l'année hors de Quito : ils constituent 3,3 % des couples mariés dont l'un des conjoints est chef d'un ménage quiténien. Dans plus des deux tiers des cas de ménages géographiquement éclatés, c'est la femme qui réside l'essentiel de l'année à Quito et l'homme qui est à l'extérieur, avec des localisations particulières : ses activités, souvent salariées et de nature technique, l'amènent à séjourner périodiquement en Amazonie, dans le centre et le nord de la Sierra ou dans les provinces côtières du nord.

Mais la dispersion géographique de la famille n'est pas pour autant synonyme d'absence de relations : relations sociales marquées par des visites à la famille, mais aussi par des échanges, principalement financiers et secondairement en nature, concernent le quart des chefs de ménage quiténiens et ce, que leur parentèle vive à Quito ou à l'extérieur de l'agglomération. À cet égard, la fonction de redistribution des richesses qu'assurent les chefs de ménage quiténiens mérite d'être soulignée : ils sont trois fois plus nombreux à soutenir, par des aides financières ou en nature, des membres de la parentèle vivant hors de Quito, qu'à recevoir une aide de leur famille.

Comment se combinent visites à la famille et échanges financiers ou en nature ? Tout d'abord, il faut noter que l'éclatement géographique

s'accompagne d'une plus grande intensité d'échanges financiers ou en nature entre membres de la famille¹¹. En ce qui concerne les familles géographiquement éclatées, l'absence d'échanges est presque systématiquement liée à une absence de visites à la parentèle, ce qui fait que près des deux tiers des chefs de ménage quiténiens ayant des membres de la famille à l'extérieur de Quito n'entretiennent aucune relation (ni visite ni échanges en nature ou financiers) avec leur famille. En revanche, l'absence de visites n'entraîne pas systématiquement l'absence d'échanges, même si, de manière globale, les échanges sont plus fréquents chez les chefs de ménage qui pratiquent des visites aux membres de leur famille que chez ceux qui s'en abstiennent. Un examen détaillé met en évidence plusieurs mécanismes intéressants.

La fréquence des dons est plus indépendante du nombre de visites à la parentèle que la fréquence des aides reçues par les chefs de ménage : on observe toutefois que les mobilités familiales moyennes (2 à 10 visites) vont de pair avec des dons aux parents, tandis que les mobilités les plus fortes (10 à 49 sorties) sont le fait de chefs de ménage qui aident leurs enfants. Concernant les aides reçues par les chefs de ménage, l'absence de visites à la famille les rend nettement moins fréquentes ; à l'opposé, le chef de ménage qui se rend très souvent dans sa famille (plus de 50 visites) reçoit nettement plus fréquemment que les autres une aide de la part de son conjoint ou de ses enfants.

Ces schémas généraux se différencient si l'on considère le niveau de revenus et le statut migratoire.

Même s'ils reçoivent plutôt plus fréquemment une aide de leurs enfants, les chefs de ménage les plus démunis ont globalement moins d'échanges avec leur famille que les autres chefs de ménage ; ils aident surtout leurs parents, alors que les autres chefs de ménage favorisent plus leurs enfants et conjoint.

Migrations et échanges économiques, principalement dans le sens de l'aide à la famille extérieure à Quito, vont de pair : la proportion de chefs de ménage qui ont des échanges avec les membres de la famille est nettement supérieure chez les immigrants à celle observée pour les natifs de Quito. Tout comme la fréquence des déplacements vers les lieux de résidence de la parentèle, les échanges avec les membres de la famille ne varient pas linéairement en fonction de la durée de résidence à Quito : entre 5 et 9 ans de résidence à Quito, les visites

¹¹ Sans doute faudrait-il tempérer cette observation par le fait que les échanges au sein des familles purement quiténiennes peuvent prendre d'autres formes que celles identifiées dans notre questionnaire : par exemple, des services directs, comme la participation à la garde des enfants, à la confection des repas ou à l'exercice de l'activité professionnelle.

à la famille comme les dons en argent ou en nature ont leur maximum respectif ; suivi, entre 10 et 14 ans, par un minimum très marqué tant pour les dons que pour les aides reçues et les visites, qui redeviennent tous plus fréquents pour les durées de résidence comprises entre 15 et 24 ans.

L'ensemble des formes de relations avec les membres de la famille qui résident hors Quito — visites, dons et aides reçues par les chefs de ménage immigrants — connaissent donc des évolutions parallèles, en intensité tout au moins. Cette observation confirme les remarques précédentes : il n'y a pas phénomène de substitution d'une forme de relation à une autre, mais plutôt convergence entre les différentes formes de relations qui fondent et entretiennent des « réseaux familiaux multipolaires » (LOCOH, 1988 : 293) au-delà des limites de l'espace quiténien.

QUELQUES ENSEIGNEMENTS

Première observation quantitative des formes de mobilité temporaire de la population quiténienne, notre enquête complète une perception du phénomène bâtie sur des observations fragmentaires, limitées aux classes les plus démunies : la bipolarité de l'espace résidentiel n'est pas seulement une manifestation des stratégies de survie des familles paysannes.

L'éclatement des espaces parcourus par les individus, espace familial mais aussi espace professionnel, est à l'origine de déplacements périodiques, fondant des espaces résidentiels bipolaires pour 5 % des chefs de ménage quiténiens : femmes au foyer et jeunes immigrants, récemment arrivés à Quito, chez qui l'éclatement spatial du groupe familial provoque une pratique résidentielle bipolaire, ou hommes actifs de toutes catégories sociales, insérés de longue date à Quito, que leur activité économique amène à séjourner dans des lieux extérieurs à la capitale ; ils ou elles constituent des catégories de population typiques de pratiques résidentielles bipolaires, auxquelles les études antérieures n'ont pas prêté attention. Autre résultat qui mérite d'être rappelé : les pratiques plurirésidentielles intégrant le lieu d'origine perdurent chez les immigrants même après une longue durée de résidence à Quito. D'ailleurs, comme l'a relevé PACHANO (1986 : 19-40), on dit souvent dans la Sierra équatorienne à propos des migrants : « *se fue a volver* » (« il est parti pour revenir »)¹².

¹² « *Se fue a volver* » est l'intitulé de la communication de PACHANO (1986) au séminaire Pispal-Ciudad-Cenep sur les migrations temporaires en Amérique latine ; ce titre a donné son nom aux actes du colloque (REBORATTI, 1986).

Les pratiques résidentielles bipolaires d'une partie de ses habitants ont des effets spécifiques sur le développement démographique et économique de la capitale de l'Équateur. Insertion dans le marché de l'emploi comme dans le marché immobilier, demande en équipements, services et infrastructures, varient selon le mode de résidence des Quiténiens. L'usage particulier de la ville par les populations à modes de résidence complexes marque la dynamique interne de Quito ; et par les échanges intrafamiliaux, liés aux pratiques résidentielles multipolaires, Quito se trouve intégrée dans un espace éclaté, transcendant les limites de l'agglomération urbaine.

Si les résultats obtenus témoignent de la pertinence de l'approche menée à Quito, ils conduisent aussi à une proposition pour améliorer l'observation des pratiques résidentielles. En effet, les fiches utilisées pour la saisie des pratiques résidentielles et le recueil des données sur les membres de la famille non présents dans le logement enquêté se sont révélées efficaces ; mais une meilleure qualité et une plus grande richesse de l'information relative au principal lieu de séjour en dehors de la ville d'enquête (incluant en particulier la description des activités réalisées dans ce lieu) pourraient être obtenues par des questions directes sur la fréquentation de ce lieu. En revanche, les déplacements nombreux dans des lieux divers, fréquentés seulement exceptionnellement, ne devraient pas faire l'objet du même souci d'exhaustivité et de détail : seul importe de connaître leur durée globale, sans renseigner individuellement ces déplacements, en termes de destination et de durée.

Forts des enseignements tirés d'une première expérience, nous pouvons envisager maintenant une analyse plus complète des pratiques résidentielles, en dépassant notre champ d'observation actuellement limité aux chefs de ménage. En étendant l'analyse aux autres individus des ménages ordinaires ainsi qu'à ceux vivant dans des logements collectifs de Quito, certaines questions demeurées ouvertes pourraient être abordées : comment évoluent les espaces résidentiels au cours du cycle de vie ? Quelles sont les relations entre les pratiques spatiales des différents membres d'une famille ?

BIBLIOGRAPHIE

- APPLEYARD (R.) (éd.), 1989 — *L'incidence des migrations internationales sur les pays en développement*, Paris, OCDE.
- AURIAC (F.) et BRUNET (R.) (éd.), 1986 — *Espaces, jeux et enjeux*, Paris, Fayard-Fondation Diderot.
- BAILLY (A. S.), 1986 — « Espace et représentations mentales », in AURIAC et BRUNET (éd.), 1986 : 161-170.

- BRUNET (P.), 1975 — « Pour une nouvelle définition de la migration », *IV^e colloque de démographie*, Caen, 2-4 avril 1973, Paris, CNRS : 527-529.
- CHAPMAN (M.) et PROTHERO (R. M.), 1983 — Themes on circulation in the third world, *International Migration Review*, vol. XVII (4) : 597-631.
- CHEVALIER (J.), 1974 — Espace de vie ou espace vécu ? L'ambiguïté et les fondements du concept d'espace vécu, *L'espace géographique*, n° 1 : 68.
- CLAVAL (P.), 1974 — La géographie et la perception de l'espace, *L'espace géographique*, n° 3 : 179-187.
- CNRS, Universités de Caen, Orléans, Paris-I, Rouen, Vincennes, 1976 — *L'espace vécu*, colloque tenu à Rouen les 13 et 14 octobre 1976, Paris, CNRS-RCP, n° 354.
- COLLOMB (P.), 1985 — « Pour une approche fine des liaisons entre activités, mobilités et peuplement local. Application au cas du peuplement agricole », séminaire *Migration interne et développement économique régional*, Montréal, 1-2 avril 1985, *multigr.*
- COURGEAU (D.), 1975 — « Le concept de migration », *Migrations, état civil, recensements administratifs*, actes du IV^e colloque de démographie africaine, Ouagadougou, 20-24 janvier 1975, Institut national de la statistique et de la démographie : 27-32.
- COURGEAU (D.), 1988 — *Méthodes de mesure de la mobilité spatiale. Migrations internes, mobilité temporaire, navettes*, Paris, Ined.
- DI ME0 (G.), 1991 — De l'espace subjectif à l'espace objectif : l'itinéraire du labyrinthe, *L'Espace géographique*, n° 4 : 359-373.
- DOMENACH (H.) et PICOUET (M.), 1989 — « Typologies et réversibilité migratoire », in APPELYARD (éd.), 1989 : 43-51.
- DUPONT (V.) et DUREAU (F.), 1988 — *Renouveler l'approche de la dynamique urbaine par l'analyse des migrations ?*, Paris, Inter Urba, CNRS-Orstom, coll. *Pratiques urbaines* n° 4.
- DUREAU (F.), 1989 — *Quito, estadísticas de población y vivienda, 1987*, Quito, Municipio de Quito-Orstom, *multigr.*
- DUREAU (F.), 1991 — « Recueil et analyse de biographies migratoires et professionnelles à Quito (Équateur) », in *Pratiques sociales et travail en milieu urbain, Les Cahiers*, n° 14 : 51-60.
- DUREAU (F.), BARBARY (O.), MICHEL (A.) et al., 1989 — *Sondages aréolaires sur image satellite pour des enquêtes sociodémographiques en milieu urbain. Manuel de formation*, Paris, Orstom, coll. *Didactiques*.
- FARRELL G., 1988 — « Migración campesina y mercado de trabajo urbano », in PACHANO (éd.), 1988 : 287-304.
- FARRELL (G.), PACHANO (S.) et CARRASCO (H.), 1988 — *Caminantes y retornos*, Quito, IEE.
- FREEDMAN (D.), THORNTON (A.), CAMBURN (D.) et al., 1988 — The life-history calendar: a technique for collecting retrospective data, *Sociological Methodology*, vol. XVIII : 37-68.
- FRÉMONT (A.), 1976 — « Espace vécu et niveaux sociaux », in CNRS (éd.), 1976 : 218-226.
- GALLAIS (J.), 1967 — *Le Delta intérieur du Niger, étude de géographie régionale*, Dakar, Ifan, *Mémoires Ifan*, t. I.
- GALLAIS (J.), 1976 — « Espace vécu, mobilité, maîtrise de l'espace », in CNRS (éd.), 1976 : 71-80.

- GOLDSCHIEDER (C.) (éd.), 1983 — *Urban migrants in developing nations: patterns and problems of adjustment*. Boulder, Colorado, Westview Press.
- GOLDSTEIN (S.), 1983 — « Urbanization, migration and development », in GOLDSCHIEDER (éd.), 1983 : 3-19.
- HENRY (L.), 1981 — *Dictionnaire démographique multilingue*, volume français. Liège, UIESP-Ordina édit.
- HUGO (G. J.), 1982 — Circular migration in Indonesia. *Population and Development Review* 8 (1) : 59-83.
- LATTES (A. E.), 1989 — « Emerging patterns of territorial mobility in Latin America: challenges for research and action », *XXI^e congrès international de la population*, UIESP, 20-27 septembre 1989, New Delhi, Inde, vol. II : 261-272.
- LE BRIS (E.), MARIE (A.), OSMONT (A.) et al., 1987 — *Famille et résidence dans les villes africaines. Dakar, Bamako, Saint-Louis, Lomé*, Paris, L'Harmattan, coll. *Villes et entreprises*.
- LOCOH (T.), 1988 — « Structures familiales d'accueil des migrants et développement des structures familiales multipolaires en Afrique », in QUESNEL et VIMARD (éd.), 1988 : 279-295.
- MAURO (A.) et UNDA (M.), 1988 — « Las migraciones temporales de los obreros de la construcción en Quito », in PACHANO (éd.), 1988 : 319-342.
- PACHANO (S.), 1986 — « Se fue a volver », in REBORATTI (éd.), 1986 : 19-40.
- PACHANO (S.) (éd.), 1988 — *Población, migración y empleo en El Ecuador*, Quito, Ildis.
- PAPAIL (J.), 1988 — « Migrations et emplois dans la région nord-andine de l'Équateur », in QUESNEL et VIMARD (éd.), 1988 : 161-179.
- PICOUET (M.), 1975 — Évolution et perspectives de la recherche démographique sur la migration, *Cah. Orstom, Sér. Sci. Hum.*, vol. XII (4) 1975 : 337-344.
- POULAIN (M.), 1983 — « La migration : concept et méthodes de mesure », *Migrations internes, collecte des données et méthodes d'analyse*, communication à la chaire Quételet 1983, Université catholique de Louvain.
- QUESNEL (A.) et VIMARD (P.) (éds), 1988 a — *Migrations, changements sociaux et développement, troisièmes journées démographiques*, Paris, 20-22 septembre 1988, Paris, Orstom, coll. *Colloques et séminaires*.
- QUESNEL (A.) et VIMARD (P.), 1988 b — *Dynamique de population en économie de plantation*, Paris, Orstom, coll. *Études et thèses*.
- REBORATTI (C. E.) (éd.), 1986 — *Se fue a volver*, seminario sobre las migraciones temporales en América Latina, Mexico, Pispal-Ciudad-Cenep.
- SIMON (G.), 1976 — « Une situation d'aliénation. L'espace vécu et pratiqué des travailleurs tunisiens émigrés en France », in CNRS (éd.), 1976 : 130-134.
- ZELINSKY (W.), 1971 — The hypothesis of the mobility transition, *Geographical Review*, n° 61 (2) : 219-249.